

Le feuilleton : quinze jours dans le Hasli : [suite]

Autor(en): **Catalan, Méri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 37

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A LA DENT BLANCHE

(Suite et fin.)

La table d'hôte commence, solennelle; Anglais en tenue de soirée, conversations en sourdine dominées par le bruit de cent bouches avalant un potage à la reine; les anciens regardent les nouveaux venus toujours un peu gênés; les sommeliers glissent sur le parquet tandis que le majestueux maître d'hôtel à favoris rouges promène sur le tout les regards entendus du général qui envoie ses troupes au feu.

Nous sommes les cinq à l'extrémité d'une table faisant, de chaque côté, suite à une rangée de ces dames de nationalité, d'âge et d'état civil indéterminés qui, comme toujours dans les Alpes, forment la grande majorité des pensionnaires. La voisine de Grimpatout porte des lunettes et, il m'en souvient, un gigantesque nœud jaune sur le haut du sternum.

— On assure qu'il est arrivé des chasseurs ce soir à l'hôtel, dit-elle à sa voisine. Les avez-vous déjà vus ?

— Des chasseurs ? Non, en vérité, je n'ai rien encore rencontré de semblable. J'espère, d'ailleurs, de tout mon cœur que c'est un faux bruit; je n'aime pas les chasseurs.

— Pourquoi donc, chère Mademoiselle ?

— Ce sont gens grossiers, bruyants, qui toujours sentent le tabac, racontent de sottes histoires et maltraitent leurs chiens. On en parlait tout à l'heure sur la terrasse, comptant bien que l'hôtelier, s'il s'en présentait, leur fermerait la porte au nez.

Nous nous tenions à quatre, on pourrait plutôt dire à cinq pour ne pas éclater de rire. Même Beautir et Boisec font de telles grimaces, en cherchant à garder leur sérieux, que soudain la dame au nœud jaune, cessant de parler, les regarde inquiète... Mais non, elle a mal vu, ce sont de paisibles touristes. Ils ne portent pas le *smoking*, sans doute, avec gilet agité dans le bas, mais on voit tous les jours les touristes les plus convenables, vêtus d'un complet gris ou brun, avec ou sans parements verts.

Le repas se poursuit sans encombre. Nous causons peu, à mi-voix, naturellement, contre notre habitude, évitant avec soin tout sujet de conversation qui pourrait nous trahir, car évidemment les disciples de St-Hubert ne sont pas en odeur de sainteté à l'hôtel de la Dent Blanche. Nous parlons du temps, de la vue, du menu et d'autres choses aussi peu compromettantes. Il y aurait bien l'affaire Dreyfuss que justement on rejuge à Rennes, mais Beautir, anti-dreyfussard fougé, s'est déjà, à ce propos, pris aux cheveux avec Boisec de sorte que la question ne sera plus posée : Cheveux est du reste une bienveillante figure de rhétorique; ces deux amis depuis nombre de lunes mortes n'usent plus de peigne que pour la toilette de leurs épagnouls.

Entre temps Piedefer, sous prétexte d'un pince-nez oublié dans notre chambre, s'est éclipsé un instant pour aller en haut s'assurer que nos associés à quatre pattes n'ont pas recommencé la bataille, et c'est avec une certaine anxiété que nous attendons son retour... Tout va bien; tranquillité parfaite.

— « Le jeune malade de Millevoix quinze jours après sa mort », dit-il en se rasseyant.

Nous avons tous, au collège, plus ou moins lacrimoyé sur le triste sort de ce pauvre garçon : A bon entendeur demi-mort.

Voici le dessert. La dame au nœud jaune qui a laissé tomber sa serviette se baisse furtivement pour la ramasser. C'est fait, mais soudain elle pousse un cri d'effroi... Au lieu du linge damassé, c'est un objet rond, chaud, velu et qui remue qu'elle a posé sur ses genoux, la queue de Diane qui, croyant la consigne levée, se met à japer joyeusement sous la table. A ce cri, à cette voix de chien sortant on ne sait d'où, toutes les fourchettes tombent des mains, toutes les machoires s'arrêtent, tous les yeux se tournent vers Grimpatout et sa voisine. Beautir et

Piedefer — les lâches ! — feignent d'être très occupés à déterminer les fleurs du bouquet placé devant eux; Boisec regarde au plafond de l'air d'un homme absolument étranger aux choses d'ici-bas, tandis que le malheureux Grimpatout, hors de lui, entremêle d'incohérentes excuses à la dame et de pressantes objurgations à sa bête :

— Couche, Diane, couche...

Ah ! oui ; couche Diane ! C'est le moment ! Cieux immuables tombez sur nous ! Terre engoutiss nous ! Un bruit formidable, tout à coup, éclate dans le hall : cris de femmes, exclamations de colère, aboiements pressés d'une meute au lancé à vue, et une avalanche de chiens bousculant tout sur son passage se précipite sur nous. Quelle scène, mes amis ! Diane épouvantée, se fait petite sous la table où aussitôt, et sans exorde cette fois, la grande mêlée recommence. Tout tremble et vacille; des chaises tombent de droite et de gauche avec de sinistres craquements; la vaisselle s'entrechoque; de rouges ruisseaux s'échappent des bouteilles renversées. Les convives, épouvantés, se sont tous levés mêlant aux hurlements de la meute des cris d'indignation qui n'ont rien de feint. Des dames, réfugiées sur la table dans leur effroi, plénient les assiettes de macarons; les oranges cascaden de tous côtés. Un sommelier qui, lors de l'entrée triomphale de la trombe enragée, offrait justement un bol encore tout plein de crème à la vanille, l'a, dans son émotion, laissé choir sur l'épaule d'un monsieur en habit; ce qui n'est pas resté sur son gilet forme, sur le parquet, une large flaque que les pattes des combattants transportent partout émaillant le bois brun d'étoiles jaunes.

La salle, toutefois, s'est rapidement vidée. Nous restons seuls avec nos bêtes, les gens de service ahuris et les dames réfugiées sur les tables qu'elles n'osent pas quitter; il est, paraît-il, plus facile d'y monter que d'en descendre. Enfin Grimpatout réussissant à s'emparer de Diane, l'emporte dans ses bras, suivi de tous les autres et, sans rire, vous pouvez m'en croire, nous abandonnons le champ de bataille pour regagner notre mansarde. Cinq minutes après arrive l'hôtelier qui nous tint ce petit discours :

— Vous comprenez, Messieurs, qu'il m'est impossible de vous garder; une délégation de mes pensionnaires vient de me mettre le marché à la main : eux ou vous... J'en suis désolé, mais vous voudrez bien partir demain de très bonne heure. On vous servira le déjeuner à cinq heures.

Ainsi fut fait; au petit jour, nous quitions l'hôtel, sans sonner l'hallali.

Et si maintenant vous me demandez comment la meute avait ainsi pu prendre la clef des champs, je vous répondrai que c'était bien simple. Nous avions commis l'impardonnable imprudence de la laisser dans la serrure; arrive la femme de chambre pour faire les lits; elle ouvre sans défiance et... vous savez la suite. On ne pense jamais à tout...

Ainsi parla Bonœil. J'ai noté l'histoire pour servir d'enseignement aux générations à venir.

Dr Châtelain.

C'EST BIEN. — Vous savez qu'en faisant une tranchée les ouvriers ont découvert des tombes antiques dans lesquelles il y avait même des squelettes ?

— Vous voulez sans doute dire des squelettes ?

— Eh bien oui, des squelettes, des fantômes.

— A la bonne heure.

LA « VALSAINTE »

DES intéressants détails historiques que voici ont été donnés à la *Gazette de Lausanne* par l'un de ses rédacteurs, M. J. Nicollier, de Vevey.

* * *

La flamme a failli détruire mercredi l'un des plus vieux édifices vaudois, l'ancienne annexe de la Chartreuse de la Valsainte à Vevey, propriété actuelle de MM. Weber, négociants en vin. Cette vaste maison aux toitures brunes et découpées, sa cour à pavés ronds, ses dépendances sont fort connus des historiens et leur émoi aura été vif à la lecture du télégramme annonçant l'incendie. Les dégâts sont, par bonheur, peu importants.

Sise en face du temple de Sainte-Claire, construite sur l'emplacement d'une église d'un couvent de Clarisses, cette pittoresque demeure servait de lieu de

séjour aux moines de la Valsainte ou d'abri aux vignerons du célèbre couvent. « Rebâtie en 1716, écrit Albert de Montet, elle subit au XVIII^{me} siècle un nouvel agrandissement. Dans la rue de Blonay-Desus, elle possédait une chapelle appelée dans les chartes latines *Capella Dominae nostrae La Léaz* ».

Le pape Pie VI ayant, comme on le sait, supprimé le couvent de la Valsainte en 1777, la maison de Vevey fut donnée à la Chartreuse de la Part-Dieu. Cette Chartreuse devait en revanche pourvoir à l'entretien des sept religieux qui l'habitaient. La Part-Dieu s'estimant assez riche avec d'autres propriétés et sa maison du Bourg-Bottonens, vendit la Valsainte, en gardant ses vignes. En 1848, lors de la disparition de la Chartreuse, ses biens furent repris par l'Etat de Fribourg.

La maison d'habitation de la Valsainte, en partie restaurée, a gardé cependant son cachet particulier. Et rien n'a pu détruire ses vastes caves où les bons moines, plus d'une fois, durent se réjouir en tout bien tout honneur et où, maintenant encore, flotte l'odeur capiteuse du jus de la vigne.

LOGIQUE. — Tu rentres bien tard, Louis; sais-tu qu'il est minuit et demi ?

— Eh bien ! qu'est-ce que cela dit ? Si j'étais resté à la maison, il ne serait pas moins minuit et demi.

QUE BOIS-TU ? — Pour moi je ne bois jamais de vin bouché.

— Pourquoi ?

— Parce que, avant de le boire je le débouche.

QUELQUES PENSÉES SUR LA FEMME

— La femme a toutes sortes de travers, même des travers heureux.

— Il est tout à fait inutile de se fâcher contre les femmes, cela ne leur fait rien du tout !

— Le vrai bonheur pour une femme debout est d'être assise; pour une femme assise, c'est d'être couchée.

— Les femmes ont l'air de vivre sur un gril.

— Le cerveau de la femme rumine sans cesse.

— Plus une femme est savante, plus elle raisonne de travers.

— La femme n'a pas besoin de raisonner.

— Dans l'art de mener les femmes, personne n'a le droit de faire le fanfaron. L. P.

— Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles. Voltaire.

— La femme règne par attrait. Abbé Beautain.

— Une femme auteur n'a rien à espérer que la haine de son sexe et la crainte de l'autre. Mme Cottin.

— Essayer de convaincre une femme, c'est folie. L. R.

— La femme est coquette par état. J.-J. Rousseau.

— Une femme qui s'irrite change de sexe. Mme de Puiseux.

MOINS QUINZE. — Monsieur le conducteur, quand est-ce qui part le tram de onze heures quarante-cinq ?

— A midi moins un quart.

— Bon ! voilà qui z'ont de nouveau changé l'heure du départ : avant-hier c'était à trois quarts pour midi.

LE FEUILLETON



9 QUINZE JOURS DANS LE HASLI

Quel spectacle ! Quelle scène de désolation s'offrit à leurs yeux ! Le glacier en se rompant avait détaché du colosse calcaire d'énormes blocs de granit, à moitié grossis par des couches de vieilles glaces. Les uns se dressaient en pics, d'autres en coupes arrondies. Ceux-ci étaient couchés par le travers; ceux-là, chargés de pics cristallins, semblaient vouloir se prêter au raccordement des deux parties du glacier séparé. C'était un labyrinthe inextricable, à

travers lequel on avait peine à découvrir une issue; et il fallait le franchir ou rebrousse chemin.

— Vous voulez faire passer moà sur cette casse-cou? fit l'Anglais avec frayeur.

— Il le faut bien, puisque c'est le chemin le plus court.

— Je vous assure que j'étais piou dans le enchainement de moà, ni Mouni qui voulait avancer en arrière. C'est conduire nous au découverte du pôle. Ah! infortunés Franklin et capitaine Rose, je suivre vos traces.

Frantz essaya de ranimer le courage de milord, et après quelques explorations, ayant trouvé un passage moins difficile, l'Anglais se décida à s'y aventurer, moins par vaillance personnelle que pour soutenir la réputation du pied montagnard de son *dear Mouni*.

Il était près de midi, lorsqu'après des difficultés inouïes et une lutte de géants, ils se trouvèrent de l'autre côté du glacier. Que de fois l'âne avait trébuché, s'était regimbé et débattu! Que de fois ils avaient dû employer toutes leurs forces, et le langage éloquent de la houssine pour vaincre ses répugnances! L'un l'avait tiré par les oreilles, l'autre par la queue. Malgré le froid sec qui régnait à cette altitude, tous les trois suaient sang et eau.

Un coup de kirsch partagé, leur fit glorifier leur constance et leur bravoure, et l'Anglais, reprenant sa gloriole britannique, s'écria :

— Mouni peut placer son nom dans le côté des pious illustres membres du Club-Alpin.

L'emplacement sur lequel ils étaient réunis n'était pas spacieux; il offrait une petite terrasse adossée contre une paroi à pic, comme une des aiguilles du Mont-Blanc, et suspendue sur un précipice d'au moins mille pieds de profondeur. Cette espèce de corniche se prolongeait au nord-est, sur une longueur de trois cents pas, et allait aboutir à une déclivité du sol laissant apercevoir sur ses confins l'entrée d'une riante vallée où l'on découvrirait des landes de verdure écharpant les rochers, entre des plateaux découverts, d'un côté, et des précipices de l'autre.

A cette vue, Frantz devint un nouvel homme; il retrouva sa gaité communicative. Prenant l'Anglais par le bras, il lui dit avec une respectueuse familiarité :

— Voyez là-bas, milord, c'est le paradis terrestre. Nous sommes sauvés, voilà le port après la tempête.

— Oh! very god! fit l'Anglais en donnant une chaleureuse poignée de main au chasseur. Je reviens soudainement dans le contentement de moà et de vous.

Ils se remirent en route. Frantz ouvrit de rechef la marche. Son compagnon et l'âne emboîtaient ses pas. Ils allaient quitter dans quelques minutes ce sol dangereux et fatigant, lorsque tout-à-coup un sinistre craquement se fit entendre, l'air en fut ébranlé, un nuage de flocons blancs s'éleva en colonne tourbillonnante et... tout redevint silencieux. Frantz retourna vivement la tête. L'Anglais et son âne avaient disparu. Il accourut plein d'angoisse et découvrit une excavation béante, creusée en forme de gouffre, se perdant sous le champ de glace presque au bord du flanc de la montagne, qui dominait les profondeurs de l'abîme.

Au fond de l'excavation, il aperçut l'Anglais qui se débattait des pieds et des mains dans une couche de neige et de décombres de glace. N'écoulant que son courage et le devoir impérieux de sauver le touriste qui s'était confié à sa garde, il jeta à terre le chamois qu'il portait et tout son fouragement de chasse; puis se laissant glisser dans l'ouverture, sa pique de montagne à la main, il fut en une seconde auprès de milord.

L'Anglais était presque fou d'exaltation; il le débarrassa du pétrin où il était enfoncé; et après l'avoir calmé, l'avoir consolé pour lui rendre le sang-froid, il arriva à leur sauvetage commun.

Une espèce de glissoire laissait apercevoir un demi-jour venant du flanc de la montagne. Ce passage, Frantz comprit que c'était la mort, une mort certaine. Il fallait remonter sur le névé. La pique et son couteau lui servirent à tailler des escaliers dans la glace. Il y fit monter l'Anglais et ne sortit de l'excavation que le dernier.

Dès que milord se trouva hors de danger, il s'enquit à l'instant de son âne. Au moment de l'accident, il l'avait senti glisser à côté de lui. Une avalanche de débris l'en avait séparé, et rien n'avait révélé sa présence au fond du puits d'où il venait de sortir. Était-il dans la crevasse? Avait-il pris la fuite? *That is the question*. Ils se mirent tous les deux à sa recherche; mais il fallut quitter cette place maudite sans la pauvre bête et en ignorant complètement son sort.

— Ma cher Mouni! il vivait tute pour moà, et je vive tute pour lui. Il était mon joie, mon locomotive, le félicité de moà. Oh! je havis toute perdu sur le terre.

Frantz le consolait du mieux, lui représentant qu'avec cinq guinées il pourrait le remplacer. C'était inutile. Le temps s'écoulait. Frantz ne savait que devenir, quand un aigle attiré par l'odeur du chamois tué, fit clapoter ses ailes dans l'air.

Profitant de cette circonstance, Frantz s'écria :

— Eh bien! milord, vous voulez mourir. Voilà votre affaire. Regardez cet aigle à la vaste envergure. C'est l'un des plus experts professeurs d'anatomie de nos montagnes. Je vais vous quitter et vous vous arrangerez avec lui.

Milord voulait bien mourir, mais entier et non dépecé par morceaux. Il frissonna de frayeur, se cramponna à Frantz qui parvint ainsi à l'éloigner de ce lieu de regrets.

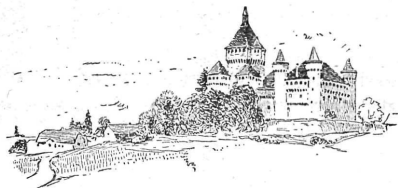
Désormais tout attrait avait cessé pour la chasse. Pour le lord anglais, elle se terminait dans les conditions d'un naufrage. Son charme était brisé et sa coupe d'ambrosie se transformait en coupe d'absinthe. D'ailleurs le touriste semblait divaguer; sa constitution ne pouvait résister à tant de secousses successives. Il ne pouvait marcher qu'avec peine, et arrosait de ses larmes chaque pierre du chemin. Mouni était... son univers, sa famille, son tout.

Frantz, songeant à la responsabilité publique qui pesait sur lui, avait hâte de conduire le gentilhomme étranger dans un lieu convenable. Il prit de suite son parti, et à peine arrivé dans la vallée il voulait requérir un homme de l'art pour le confier à ses soins.

L'exécution de ce sage projet n'était pas très facile. Ils s'étaient tellement aventurés dans les hautes régions du Titlis, que Frantz en éprouvait lui-même une dévorante inquiétude. Heureusement, il aperçut un montagnard, abattant du bois à une certaine distance, il le héla avec des signaux de détresse; cet homme, jeune encore, fut auprès d'eux au bout de quelques instants, et leur prêta son aide dévouée en leur offrant l'hospitalité chez lui.

(A suivre.)

Ménil CATALAN.



ASSOCIATION DES VAUDOISES Comité Central.

Le grand Comité Central est convoqué pour le mercredi 14 septembre, à 14 h. 30, chez Madame Widmer-Curtat, Riant-Site B, Montbenon. Ordre du jour : La réunion de Gryn.

La réunion de Gryn.

La Section de Gryn prépare avec enthousiasme la réunion du 25 septembre. Pour faciliter les Vaudoises, elle installe, à l'Hôtel Bellevue, à côté de la gare, un bureau où seront vendus des coupons donnant droit au souper, au coucher, au déjeuner et au dîner officiel du dimanche. En arrivant à Gryn, les Vaudoises seront conduites à leurs logements respectifs; elles sont priées d'acheter leurs coupons avant le souper, qui sera servi à l'Hôtel Beau-Séjour à 19 h. 30. Celles qui arriveront le dimanche matin prendront leurs coupons de dîner ou de soupe pendant le concours de costumes, qui se fera à l'Hôtel Beau-Séjour, ou peut-être sur l'admirable terrasse de l'Hôtel Bellevue. Les Vaudoises qui seront à Gryn samedi soir logeront chez leurs collègues du village ou chez des particuliers pour un prix extrêmement modique (50 centimes).

Les prix des coupons seront les suivants :

Souper : fr. 1.70 (sans viande); coucher : 50 cent.; déjeuner : fr. 1.25; dîner : fr. 3.— (viande, légumes et dessert); soupe (samedi soir ou dimanche) : 70 cent. (avec pain).

Les Vaudoises de Gryn ont pris comme devise pour leur travail : simplicité, économie, cordialité, afin que toutes puissent y venir et gardent de la réunion un souvenir charmant et durable.

Le programme de la réunion s'établira à peu près ainsi :

Samedi 24 : Arrivée des Vaudoises, réception à la gare, vente des coupons (souper, coucher, déjeuner, dîner, soupe), attribution des logements. — 19 h. 30. Souper à l'Hôtel Beau-Séjour (fr. 1.70). Soirée familiale, chants, productions; éventuellement, commencement des concours. — 22 h. Retraite aux flambeaux.

Dimanche 25 : 7 h. Diane. — 7 h. 30. Commencement des concours. — 8 h. 12. Réception des Vaudoises à la gare, achat des coupons. Les concours se poursuivront probablement pendant le culte. Après le culte, cortège, qui s'organisera devant le collège et qui, sous la conduite de la Fanfare de Gryn, suivra l'itinéraire suivant : collège, monument J. Olivier (dépôt d'une couronne et chant : *Il est, amis, une terre sacrée*, d'après l'Ecole Musicale), quartier de Rabou, le stand, la grand-route et retour à l'Hôtel Bellevue. — 12 h. Dîner officiel; discours de Madame Widmer-Curtat, présidente de l'Association, de Madame S. Croset, présidente des Vaudoises de Gryn, de M. Philippe Saussaz, syndic de Gryn; puis rapport du jury et distribution des prix; chants, productions. — 16 h. Thé offert par les Vaudoises de Gryn.

GRAND THEATRE. — *Le Major Davel*. A l'occasion du 2me Comptoir Suisse et pour satisfaire les innombrables demandes de personnes qui n'ont pu trouver de place aux quinze salles combles du printemps dernier, « La Muse » a décidé de donner sept irrévocablement dernières représentations de son retentissant succès : *Le Major Davel*, pièce historique vaudoise à grand spectacle en 5 actes et 6 tableaux, de Hurt-Binet et Gaullieur, musique inédite de Paul Miche, du dimanche 11 au samedi 17 septembre, à 20 h. 15.

Elle sera montée avec le même soin minutieux : 4 grands décors nouveaux des bons peintres Fortuné Bovard et René Almand, à Lausanne; 150 costumes spéciaux de la Maison Jacquemet, à Genève; matériel neuf de perruques de la Maison Ch. Michoud, à Lausanne; armes de l'époque prêtées par l'Arsenal de Morges, etc. Concours du « Chœur des Vaudoises », de l'« Orphéon » et de la Société de Fiffes et Tambours « Merula ».

La location est ouverte au Grand Théâtre.

ROYAL BIOGRAPH. — Pour les débuts de sa nouvelle saison d'automne, le Royal-Biograph s'est assuré une exclusivité sensationnelle et artistique : *Madame du Barry*, drame historique grandiose en 7 actes. Une adaptation musicale spéciale, interprétée par un orchestre renforcé, souligne d'une façon magistrale toute l'action de ce drame que chacun voudra voir. Malgré l'importance du programme, le prix des places n'a pas été augmenté. A partir de cette semaine également, reprise des deux matinées tous les dimanches à 2 h. 30 et 4 h. 30. Il sera prudent de retenir ses places à l'avance, ce film ne pouvant être prolongé en notre ville.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs

Vermouth NOBLÉSSE
DÉLICIEUSE GOURMANDE

SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.